Document generated on 04/17/2024 7:20 a.m.

Contre-jour
Cahiers littéraires

Pire que rien

Anna Tagal

Number 12, Spring 2007

Lire Leopardi

URI: https://id.erudit.org/iderudit/418ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)
1920-8812 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Tagal, A. (2007). Pire que rien. *Contre-jour*, (12), 77–82.

Tous droits réservés © Cahiers littéraires Contre-jour, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Pire que rien

Anna Tagal

On ne communique aux autres qu'une orientation vers le secret sans jamais pouvoir dire objectivement le secret

Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*

L'univers est silence. Essaie de l'expliquer, de le décrire, de l'assujettir aux paroles, son mystère n'en devient que plus obscur ou encore se replie sur lui-même, au-delà des mots, du temps mesurable, des preuves concluantes. Au-delà de l'exclamation « Bang » ! Après le bruit des tambours, le son s'amenuise pour bientôt *inexister*. Très loin là-bas, la couleur se décompose jusqu'à la noirceur intégrale. Et il fait froid.

Je n'ai pas à chercher si loin, à aiguiser mon regard, mon oreille à ce point pour saisir cette chose. Je n'ai qu'à fermer les yeux.

D'abord, les paupières closes, je garde imprimée en moi l'image que je viens de chasser. Celle de la grande pièce du salon. Hauts plafonds. Vieux planchers de bois vernis dont les lattes qui *travaillent* depuis longtemps ne parviennent plus, en plusieurs endroits, à tenir les unes contre les autres. L'œuvre du temps, comme en moi, disjoint des pièces autrefois bien ajustées. Rend visible la mécanique sous-jacente, le craquement, l'espace impossible à combler, la colle apposée sans succès.

J'observe le mur de briques, reposant, chaleureux entre les surfaces rénovées aux feuilles de gypse et donc bien droites, bien découpées, presque trop... pures. Sa longue fente monte du sol au plafond. On a voulu la rafistoler avec du mortier beaucoup trop foncé, trop gris.

Les détails se multiplient sous mes paupières, je les vois davantage que lorsque j'ai les yeux ouverts. Je me penche sur chacun d'eux. Me souviens. J'ai choisi ce lieu pour la somme de ses imperfections. Entourée de lignes droites, de métal brillant, je deviens un objet incongru, déplacé. Ici, je suis. Comme. Dans. Avec. Je suis le lieu. Je suis la faille, le mortier gris, je suis le craquement des pas sur le plancher.

Les yeux toujours fermés, je distingue du coin de l'œil sur la table ma tasse de café. Sur elle, une caricature d'Elvis tombant au sol, s'évanouissant entre des pilules multicolores, près d'un bol de toilette d'un blanc éblouissant. Je souris. L'image macabre est le cadeau d'une copine, comme moi un peu disjonctée, à l'humour fragile et noir, beaucoup plus que le mien sans doute, mais qui me rejoint sous la surface, en un lieu que nous partageons sans bien savoir comment, pourquoi. Sans trop vouloir approfondir la chose, d'ailleurs.

Dans un coin de la pièce, des dizaines de plantes vertes, grimpantes, reluisantes, se dressent, toutes dans une santé féroce. Celui que j'aime les a posées là, les ravitaille, s'en occupe. De mon côté, je n'ai pas le pouce vert. J'ai réussi autrefois à tuer quelques cactus et un ficus pourtant solide et peu exigeant. Depuis, je crains de mener à la mort tout organisme vivant sous ma protection. J'affirme ne plus nourrir d'affection particulière pour les végétaux. Que le sentiment est mutuel. Ceux-ci, pourtant, qui trônent dans le salon, m'apaisent, m'attendrissent. Ils font signe vers l'homme que j'ai choisi, si différent de moi, si heureusement différent de moi. Souriant, fort, décidé, têtu, sûr de lui et de son droit au bonheur, son dû. Généreux aussi. Tendre jusque dans les détails. Ses plantes se déploient, désordonnées, assoiffées de vivre, de s'étendre, de conquérir, de se multiplier. Elles me font parfois peur, à moi qui si souvent retiens mon souffle pour ne pas froisser le tissu de l'existence, lisse sur ma peau. Et si je respirais un peu trop fort et qu'elle se souvenait, la vie, comme j'ai l'habitude du papier froissé, et qu'elle décidait de remettre ça ?

Je suis assise, ou plutôt à demi allongée, dans un grand canapé blanc de plumes placé le long de la fenêtre. Sur ma peau, la chaleur du soleil. Sa caresse. Réellement, une caresse. Un doigt tendre qui passe et repasse sur la joue, le front, le cou. Au creux de l'oreille, le grondement du vent qui roule à intervalle irréguliers, qui se soulève, se replie, s'affaisse, indécis, ne sachant où diriger sa colère. Aussi, le roucoulement affolé des pigeons dont je ne comprends pas le langage. Je ressens toujours quelque répulsion à les entendre si près de moi, eux qui sont, m'a-t-on dit, de sales vecteurs de maladie. Les voisins les nourrissent certainement. Ils n'y en a nulle part aux environs, excepté sur leur toit, au bord de leurs fenêtres et, depuis peu, par extension, chez nous. Ils viennent par vingtaine se jucher sur le mur qui sépare les propriétés et sur les fils électriques qui coupent le ciel au-dessus du petit jardin. Je ne m'en plains qu'à moi-même. M'adresser aux coupables me semble au-dessus de mes forces. Je préfère me taire. M'habituer, peut-être.

Les minutes passent. Le mur de briques, les lattes de bois roux, la tasse de café et les plantes, le soleil sur ma peau, le bruit du vent et celui des pigeons, tout cela s'estompe lentement. Je devrais ouvrir les yeux. Mes paupières sont trop lourdes.

Je descends à présent les marches d'un escalier étroit. De part et d'autre de mes épaules, un mur de grosses pierres inégales s'effrite. Je courbe l'échine, serre les mâchoires. Mon pied se pose sur un sol de ciment crayeux. Je lève les yeux. Je suis au centre d'une pièce triangulaire, ténue et presque sans lumière, au plafond très bas. Je dois pencher légèrement la tête pour me mouvoir. Une odeur rance d'humidité et de moisissure monte à mes narines, me soulève le cœur. Mon regard s'accoutume lentement à l'obscurité. Je distingue, dans chaque paroi, une vieille porte de bois lourd, usée aux quatre coins, comme rongée par le temps et l'humidité, et peut-être par un quelconque animal. Laquelle me faut-il emprunter ? J'hésite. Je recule. Mon dos heurte une porte. Je sursaute. Fais demi-tour. Je préfère revenir sur mes pas. Je me retourne. L'escalier a disparu.

Je reste immobile. Je guette les bruits, les signes, le tremblement de ma main, de tout mon corps. Mon cœur bat très vite. J'intime à ses

battements de reprendre un rythme normal. J'ordonne à mes membres de récupérer leur belle assurance. Je trompe la peur. Je ne tremble plus, donc je ne crains rien. Tous mes sens en éveil, je cherche à m'orienter, à faire un choix. Peine perdue. Rien ne distingue une porte d'une autre. Je tends l'oreille. Nul bruit, nulle vibration. À tout hasard je me rapproche de celle qui se trouve la plus près de moi. Pose la main sur une poignée aux angles curieux. Leurs pointes aiguës s'enfoncent dans ma peau. Je suspends mon mouvement.

Je cherche à deviner ce qui m'attend derrière la porte. À m'y préparer. Je revois les caves sombres aux orgies sanguinaires du Marquis de Sade. J'imagine les fouets et les barreaux de fer. Je serre les dents. Tourne la poignée. Aucun déclic. Je tourne de nouveau. Rien. Je demeure les bras ballants. Presque déçue. Ce n'est pas que je désire secrètement le lit de Sade et de ses bourreaux, mais puisqu'il m'a fallu vaincre l'angoisse, que l'adrénaline a fait enfler mes veines, que je suis à présent, je le sens, d'une force presque surhumaine, il me faut me lancer, jeter ma colère sur un objet, le déchiqueter, l'assujettir.

Facile à dire, puisque la porte ne s'ouvre pas et que je n'ai encore à faire face à aucun monstre, à aucun motif d'effroi.

Je m'avance vers la seconde embrasure. Cette fois, je n'attends pas. Je suis prête. Du moins le crois-je. Je tourne la poignée. Sans succès. Encore. Mes paumes deviennent moites. Glissent. Je porte la main à mon front. Je sens au passage l'odeur de métal mouillé qui en imprègne la chair. De nouveau, je saisis la poignée. Lui fais accomplir plusieurs tours consécutifs, frénétiquement, toujours sans résultat. Des nœuds se forment dans ma poitrine. Il faut que je parvienne à ouvrir. Je me penche vers la serrure, espérant comprendre son fonctionnement, découvrir quelque mécanisme secret. Toujours rien. Je me redresse, belliqueuse. J'enfle la poitrine. Mon épaule est un bélier que j'enfonce dans la porte… qui ne bouge pas d'un poil. Mon épaule, elle, se révèle plus fragile que je ne le pensais. De la main de mon autre bras, je la pétris. J'aurai certainement une méchante ecchymose. Et cette porte qui ne s'ouvre pas. De nouveau, mon cœur bat la chamade. Et si la troisième demeurait close, elle aussi ? Et

si l'horreur qui m'attendait était cette pièce, cette prison humide, froide et sans lumière, qui empeste l'humidité et qui me nargue avec ses trois portes qui ne s'ouvrent pas même sur quelque chose de terrible, pas même sur *rien*, ce qui serait terrible en soi, mais qui *ne s'ouvrent pas*.

Je me précipite sur la troisième issue, en tourne la poignée d'un mouvement sec. Entends un déclic. En demeure pantoise. La porte s'ouvre, très lentement, sans que j'aie à lui imprimer un quelconque mouvement. J'aperçois un rayon de lumière. Il grandit, enfle. Mes yeux, accoutumés à l'obscurité, n'y voient guère Je les ferme un instant, puis soulève une paupière.

Devant moi, une femme. Yeux noisette, cheveux bruns, courts, aux reflets acajou. Peau très pâle, presque diaphane, qui laisse transparaître à la naissance de la chevelure une mince veine bleutée. Poitrine et taille menues. Elle me dévisage sous ses longs cils. Avec insistance. La courbe de sa mâchoire, ce grain de beauté au-dessus de la lèvre, cette infime cicatrice qui traverse le sourcil droit... Mais... C'est moi !

Je hurle. Mes cordes vocales vibrent jusqu'au point de tension extrême, tout près de la rupture. Silence. Je crie de plus belle. Rien. Je recule d'un pas, trébuche. Mon corps bascule vers l'arrière. La lumière se retire. Le sol se dérobe. Je chute. Ferme les yeux. Les rouvre en secouant la tête de toutes mes forces.

Les rayons du soleil, coups de couteau, tombent sur moi, crispée en boule sur le canapé. Mon cœur martèle ses battements au fond de ma poitrine jusqu'à la douleur. J'ai les doigts serrés sur un coussin très mou. De nouveau j'ouvre la bouche, essaie un son. Petit couinement pathétique.

Ouf.

Pascal Huot